

Laudato si' et nous : rattrapés par le virus

L'encyclique du pape François *Laudato si'* est parue en juin 2015, peu de semaines après la sortie du livre de la Cotmec intitulé *Trop riches, trop pauvres*¹. Nous l'avons reçue comme un « sceau pontifical » sur certaines des idées que nous avançons dans cet ouvrage. Comme la dénonciation d'un système qui fait passer l'économie et la finance avant l'humain et creuse les inégalités, celle de l'idéologie de la croissance ou du risque d'épuisement des ressources... Ces idées, que nous défendions avec d'autres depuis des décennies, dérangeaient. À tel point que notre mandat a été retiré par l'Église de Genève et avec lui nos « permanents » et notre local. Peut-être – qui sait ? – y avait-il d'autres raisons pour notre mise à l'écart, difficile d'en juger faute d'un véritable dialogue. Mais voilà qu'avec *Laudato si'*, sans considérer cette encyclique comme une revanche (elle dépasse de loin notre petite querelle), nous nous trouvons confortés, réintégrés dans un courant de pensée ayant pignon sur rue.

Cependant, le pape lui-même a été contesté. Pas toujours directement sur sa mise en cause du système mondial actuel, mais de biais. Par exemple par des « doutes » sur l'accès à l'eucharistie des divorcés-remariés. Et son message a souvent été recouvert par une chape d'indifférence. Nous nous sommes ainsi retrouvés, à ses côtés, marginalisés par un courant toujours dominant.

Cependant, alors que nous avons accueilli l'encyclique avec joie, nous sommes restés divisés à l'intérieur de nous-mêmes. Si, intellectuellement, nous étions convaincus de la nécessité d'une « conversion écologique », nos timides changements de comportement n'ont pas été à la hauteur du défi. Nous ne sommes pas devenus vraiment cohérents.

Depuis cinq ans

Qu'avons-nous fait durant les cinq années qui ont suivi la parution de *Laudato si'* ? Après une période de flottement, la Cotmec s'est efforcée de poursuivre son chemin, avec de maigres moyens humains et matériels, en se concentrant sur l'écologie et, en particulier, sur l'« écospiritualité ».

Nous nous sommes d'abord penchés sur notre enfance, autour de la seconde guerre mondiale. Nous avons constaté que nous consommions alors moins de ressources qu'aujourd'hui, que nous disposions d'une moindre diversité de denrées, de moins d'appareils et d'objets, que ces biens venaient de régions moins éloignées, que nous faisons rarement des voyages lointains... Et que notre culture de l'économie, forgée par des siècles de pénurie, nous incitait à ravauder nos vêtements, à user nos chaussures jusqu'au trou dans la semelle, à donner nos épluchures pour les cochons, à nous chauffer et nous éclairer avec parcimonie. Et que nous n'étions pas malheureux pour autant.

Ensuite, nous avons approché, à la lumière de l'encyclique, les racines spirituelles de la dérive du monde moderne, avec sa prétention à prendre la place de Dieu, « en refusant de se reconnaître comme des créatures limitées » (66)². Nous avons reconnu que notre désir de vie en plénitude s'était dégradé en envies. Nous avons mis en question le « progrès » auquel nous avons cru, avec cette « accumulation des nouveautés continuelles qui nous mène à la surface des choses » et nous empêche de nous « arrêter pour retrouver la profondeur de la vie » (113). Et une perpétuelle accélération qui nous plonge dans un tourbillon épuisant.

Enfin, nous nous sommes demandé ce que nous faisons déjà et ce que nous pourrions faire, dans

la ligne de la sobriété préconisée par le pape François qui, dit-il, « n'est pas moins de vie mais tout le contraire » (223). Nous avons recensé toute une série de « petits gestes quotidiens ». Ainsi que les nombreuses associations dans lesquelles on peut s'engager pour agir collectivement (232).

Patatras

Nous avons rassemblé les fruits de nos réflexions et de nos découvertes dans une brochure, diffusée auprès de nos sympathisants et dans le cadre d'une campagne de Carême, complétée plus tard par une nouvelle brochure sur les « écogestes », qui figure également sur notre site Internet, www.cotmec.ch (où l'on trouve encore bien d'autres éléments d'information).

Et nous avons continué de nous réunir, cinq fois l'an, pour mieux prendre conscience de la réalité et nous préparer à l'affronter. Suivant la voie tracée par Joanna Macy³, nous avons fait des exercices pour nous « enraciner dans la gratitude » et « honorer notre souffrance pour le monde », avant de « porter un nouveau regard » et d'« aller de l'avant ». Nous avons aussi été encouragés par le mouvement des jeunes qui se sont magnifiquement mobilisés et dont l'un ou l'autre nous ont rejoints à l'occasion.

Nous allions ainsi notre bonhomme (ou bonne femme) de chemin. Nous savions que l'humanité s'avavançait ou se précipitait vers des « effondrements », mais étions dans l'illusion qu'il nous restait encore un peu de temps, un délai, un sursis... Certes, nous voyions fondre nos glaciers, nous subissions des canicules, nous entendions parler de sécheresses, d'incendies, d'inondations, mais nous n'étions pas trop affectés directement (et, je dois le reconnaître en chuchotant, étant donné mon âge je pouvais espérer échapper au pire, tout en étant préoccupé par le sort de mes enfants, petits-enfants et de toute l'humanité à venir). Patatras !

Voilà que nous avons été rattrapés par la patrouille du SRAS-CoV-2. Un minuscule coronavirus a précipité l'échéance et a enfoncé dans notre chair une seringue pour une méchante piqûre de rappel. Nous avons été sidérés. Avec d'autres, le pape François nous avait pourtant avertis : « Le style de vie actuel peut seulement conduire à des catastrophes » (161).

Une espèce envahissante

Au départ, la corrélation entre ce virus et l'écologie ne nous a pas sauté aux yeux. L'annonce, après plusieurs alertes, du déclenchement de possibles, probables pandémies, nous avait échappé. Le coup est venu d'où nous ne l'attendions pas. En bref et sommairement. L'activité humaine – singulièrement celle de la société dite occidentale – est devenue « omniprésente » (34), comme le souligne le pape François. Nous constituons une espèce envahissante qui ne laisse guère d'espace aux autres. Avec notamment l'extension des surfaces consacrées à l'agriculture et à l'élevage industriels – qui entraîne la déforestation de vastes zones tropicales – nous avons dégradé la biodiversité qui joue le rôle d'une barrière naturelle et maintient l'équilibre fragile et complexe du vivant. Nous nous sommes ainsi par trop rapprochés d'animaux sauvages porteurs d'une multitude de virus, souvent braconnés et faisant l'objet de trafics. La frénésie des échanges de marchandises et des déplacements humains, dont ceux générés par le tourisme dit de masse, a aussi favorisé la circulation des pathogènes. Nous avons mis sur pied un immense système interconnecté qu'un minuscule virus a suffi à entraver, souvent au détriment des plus vulnérables. S'il n'existe pas forcément un lien direct de causalité entre notre maltraitance de la nature et

l'actuelle pandémie, elles ne sont ainsi pas sans relation. Ce qui nous vaut, selon le langage qui avait cours dans notre enfance, une terrible punition collective. Peut-être injuste et excessive, mais « méritée ». Une punition qui ne nous vient pas du ciel, mais que nous nous sommes nous-mêmes infligée.

La leçon de Sinthiou Boubou

Grâce au confinement – si nous sommes bien sages ! – à l'un ou l'autre remède, à un futur vaccin, nous pourrions entrevoir la fin de l'épreuve. Et un retour à une vie dite « normale ».

Le danger, c'est que cela nous suffise. Bon, il faudra reprendre notre souffle. Cependant, nous devons vite quitter les chemins battus pour nous apprêter à faire face à d'autres soubresauts. La menace d'une nouvelle pandémie continuera de planer. Comme tant d'autres menaces mortelles. Nous avons déjà reçu nombre d'avertissements, depuis des décennies. Je suis tombé sur mon article publié le 12 octobre 1985 dans *L'Echo Illustré*. À Sinthiou Boubou, un coin reculé du Sénégal, j'avais rencontré des villageois qui résistaient à l'avancée du désert. « Le climat se détériore de plus en plus », m'avaient-ils dit. « Si ça continue, ce sera la fin du monde ! » Nous n'avons pas retenu la leçon de Sinthiou Boubou, ni les autres. Allons-nous retenir celle que nous sommes en train de recevoir ?

Laudato si' est plus qu'une encyclique : une voie de salut pour l'humanité, à emprunter d'urgence avec résolution et ténacité. En nous inspirant de l'exemple que nous donnent en ce moment tant de soignants, caissières, nettoyeurs, éboueurs, paysans... En nous inspirant aussi des communautés aborigènes, pour lesquelles la terre est un don de Dieu (146). Notre effort devra se poursuivre sur le long terme. Nous n'en verrons pas les fruits, étant donné l'inertie des phénomènes en cause, mais nous contribuerons à offrir à nos descendants des conditions de vie moins inhumaines.

Pour cela, il s'agit de décongeler notre vie intérieure, de méditer, de prier. D'écouter tant « la clameur de la terre que la clameur des pauvres » (49). Et d'agir. De mettre en œuvre nos « petits gestes », de réorienter radicalement production et consommation, en particulier dans le domaine alimentaire, de combattre les inégalités, d'intervenir dans le champ politique... Tout cela individuellement comme au sein de nos communautés ecclésiales, d'associations, de partis. Une autre fin du monde est possible⁴ nous assure-t-on avec une dose d'ironie. En ajoutant, en sous-titre : « Vivre l'effondrement (et pas seulement y survivre) ».

Michel Bavarel

1 Editions d'en bas, Lausanne 2015.

2 Entre parenthèses, la numérotation des paragraphes de l'encyclique.

3¹ *L'espérance en mouvement*, de Joanna Macy et Chris Johnstone, préface de Michel Maxime Egger, Labor et Fides, Genève 2018.

4 Titre d'un livre de Pablo Servigne, Raphaël Stevens et Gauthier Chapelle. Le Seuil, Paris 2018.